



**PRIX  
CHARLESTON  
POCHE**

SÉLECTION  
2025

SUSANNE ABEL

# La Poussière des souvenirs

ROMAN



SUSANNE ABEL

## LA POUSSIÈRE DES SOUVENIRS

À quatre-vingt-quatre ans, Greta vit confortablement dans son bel appartement sur les bords du Rhin. Si, depuis quelque temps, elle sent que certaines choses lui échappent, de son passé, elle se souvient comme si c'était hier. Alors elle le raconte à son fils : son enfance en Prusse orientale, la fuite des soldats russes pendant l'hiver glacial, le désir de retrouver son père disparu, sa vie de jeune fille dans l'Allemagne de l'après-guerre.

Mais le jour où son fils l'interroge sur la photo d'une petite fille qu'il ne connaît pas, Greta se tait. Le secret qu'elle gardait soigneusement enfoui semble sur le point de la rattraper...

**Un roman bouleversant sur la force de l'amour, qui met en lumière l'un des pans les plus sombres de notre histoire récente.**

« **Un destin marqué par la guerre,  
l'histoire d'une vie. Plus que convaincant.** »

*Der Spiegel*

**Susanne Abel** est écrivaine et scénariste-réalisatrice de films documentaires. *La Poussière des souvenirs*, son premier roman, s'est hissé en tête des ventes dès sa parution en Allemagne où il a conquis plus de 500 000 lecteurs. Elle vit à Cologne.

Traduit de l'allemand par Corinna Gepner

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-315-4



9 782385 293154

**9,90 euros**

Prix TTC France

Rayon :

Littérature étrangère



[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

LA POUSSIÈRE  
DES SOUVENIRS

Titre original : *Stay away from Gretchen: Eine unmögliche Liebe*  
Copyright © dtv Verlagsgesellschaft mbH & Co. KG, Munich/  
Germany, 2021

Cet ouvrage a été proposé à l'éditeur français par l'agence  
EDITIO DIALOG, Lille ([www.editio-dialog.com](http://www.editio-dialog.com))

Tous droits réservés.

Traduit de l'allemand par Corinna Gepner



**Cofinancé par  
l'Union européenne**

Financé par l'Union européenne. Les vues et opinions exprimées dans cet ouvrage sont celles de l'auteurice et ne reflètent pas nécessairement celles de l'Union européenne ou de Creative Europe. Ni l'Union européenne ni Creative Europe ne peuvent en être tenus pour responsables.

Pour la présente édition :

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-38529-315-4

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)

et sur TikTok (@editionscharleston) !

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !**

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Susanne Abel

LA POUSSIÈRE  
DES SOUVENIRS

Roman

*Traduit de l'allemand  
par Corinna Geßner*





*À mes parents Else et Werner  
Avec mon amour et ma reconnaissance*

*« L'histoire, si amère soit-elle, est une réalité  
qui continue à agir au quotidien  
dans notre présent et notre avenir. »*

Willy Brandt,  
extrait d'un discours prononcé à Jérusalem,  
le 7 juin 1973



## CHAPITRE 1

Juillet 2015

— **O**n est à l'antenne dans deux minutes !  
lance le régisseur de plateau.  
Dans le studio du journal télévisé, les  
cameramen mettent leurs écouteurs.

— Où est le Coca de Tom ? Sabine, la cravate !

Tom Monderath, le présentateur, s'installe à son pupitre.

— On va peut-être avoir un direct avec le ministre de l'Intérieur, tu l'assureras sans préparation. Je te le ferai savoir par l'oreillette, annonce la régisseuse dans les haut-parleurs.

Tom acquiesce d'un signe de tête, avale une gorgée de Coca glacé et répète tout bas son texte d'introduction.

— « Les températures battent des records de chaleur dans tout le pays. Aujourd'hui, des orages ont paralysé une grande partie de l'Allemagne.

La prudence est de rigueur pour les personnes âgées et malades... »

— La une, un peu plus près, indique la régie aux cameramen. La deux fait le travelling habituel.

— Un raccord maquillage, s'il vous plaît ! entend-on dans les haut-parleurs.

— Encore une minute !

— « ... Hier, on a enregistré les températures les plus élevées de l'année. Les hôpitaux ont été... »

Sabine, l'assistante de Tom, lui noue sa cravate avec une nervosité inaccoutumée.

— Qu'est-ce qui se passe ? demande-t-il tout bas en couvrant le micro de la main.

— J'ai... mon père... Mon père est mort et...

Sabine s'interrompt et, en se détournant d'un geste vif, renverse malencontreusement le verre de Coca. Des éclaboussures marron giclent sur la chemise blanche de Tom.

— Merde !

Elle l'aide à retirer sa veste tandis que le régisseur de plateau accourt avec la chemise de rechange.

— Trente secondes !

— *Sorry*, bafouille Sabine.

— C'est pas grave. Est-ce que je peux faire quelque chose pour toi ? demande Tom en enfilant la chemise propre avant de glisser les pans dans son pantalon.

— Quinze secondes, on évacue le plateau !

Sabine secoue la tête tout en nouant à nouveau la cravate de Tom.

— Dernière bande-annonce... Attention, dix...

— Merci, dit Tom, et il lui effleure l'épaule de la main.

Il s'installe au pupitre et Sabine s'écarte prestement.

— ... Cinq, quatre, trois, deux...

— « Chères téléspectatrices, chers téléspectateurs, bonsoir ! Voici les principaux titres de ce 5 juillet 2015. »

— Bonsoir, mon cher trésor, répond Greta.

À neuf kilomètres de là, la vieille dame de quatre-vingt-quatre ans est assise dans son fauteuil de télévision. Elle lève son infusion de menthe à sa santé.

— Pas mal, ta cravate aujourd'hui. Mais pourquoi faut-il que tu aies les cheveux si courts ? Tu trouves vraiment que ça te va ?

Elle prend l'assiette de petits sandwichs posée sur la desserte Dinett, aussi vieille que son trop vaste domicile, et mord dans une tartine au pâté de foie.

— « ... manœuvres de l'OTAN en Ukraine. L'Occident exprime son exaspération face à la guerre en Ukraine et aux gesticulations de Poutine... »

— Poutine, un coureur de jupons celui-là, commente-t-elle.

Elle extirpe de sa bouche un petit bout de concombre coincé entre deux dents en écoutant d'une oreille distraite la candidate à la présidentielle américaine, Hillary Clinton, mettre ses concitoyens en garde contre la puissance militaire croissante des Chinois. Elle montre aussi peu d'intérêt pour le Premier ministre grec Tsipras, qui veut renégocier la dette de son pays, car, comme chaque soir, elle n'attend qu'une chose : la maxime du jour sur laquelle le présentateur prend congé des téléspectateurs.

— « “Seul celui qui connaît le passé peut comprendre le présent et façonner l'avenir”, aurait dit

August Bebel. Sur ce, je vous souhaite une bonne soirée. »

— À toi aussi, mon trésor.

Greta éteint le téléviseur et retourne à la cuisine avec la desserte, sur laquelle se trouve la vaisselle sale. Elle a emménagé au début des années 1960 dans cet immeuble de six appartements que son époux Konrad a fait construire au bord du Rhin, dans l'arrondissement de Porz à Cologne. C'est là qu'a grandi son fils Thomas, là qu'elle vit seule dans cent soixante mètres carrés depuis le décès inopiné de son mari, il y a presque dix-huit ans.

Greta range assiettes et couverts dans le lave-vaisselle en pensant à Tom, ainsi qu'on surnomme son fils. Quand l'a-t-elle vu pour la dernière fois ? Elle ne sait plus. Pourtant, il n'habite qu'à quelques kilomètres, en plein centre de Cologne. C'est vrai qu'il est très pris professionnellement, mais il pourrait tout de même lui passer un petit coup de fil de temps en temps.

— C'est maman, lâche Greta Monderath sur un ton enjoué dans le combiné téléphonique vert. Tu es toujours de ce monde ? Je t'appelle puisque tu ne le fais pas, espèce de lâcheur ! Allô ?

Elle lui raconte sa journée – elle a préféré rester chez elle à cause de la canicule.

— « Merci pour votre appel », l'interrompt une voix féminine.

Par la fenêtre du salon, Greta aperçoit des nuages sombres s'amonceler au-dessus du Rhin. On entend gronder le tonnerre.

— Ça ne lui ressemble pas de rester des semaines sans donner de nouvelles.

Des éclairs jaillissent au-dessus du terrain de camping, sur l'autre rive du fleuve. Des images de Tom enfant se bousculent dans sa tête, il se cachait toujours sous le lit lorsqu'il y avait de l'orage.

Un bruyant coup de tonnerre. En robe d'intérieur rose, pantoufles aux pieds, Greta sort en trébuchant de son appartement, monte dans sa BMW série 3 de 1996 garée dans le parking souterrain et, une fois dans la rue, démarre en flèche. De noirs nuages de pluie ont assombri le ciel d'été. Elle prend la Kölner Straße et accélère. Ce trajet, elle l'a fait un millier de fois, elle sera au centre-ville dans vingt minutes. Mais un kilomètre et demi plus loin, avant le pont autoroutier, elle tombe sur un barrage.

Deux ambulances la dépassent en trombe, suivies par un véhicule de pompiers. Les gyrophares cisailent l'obscurité. Des trombes d'eau se déversent du ciel, tambourinent sur le toit, martèlent le pare-brise.

— Et maintenant, je fais quoi ?

Les essuie-glaces luttent contre les masses d'eau. Les autres automobilistes doublent lentement Greta sur la voie opposée avant de tourner à gauche. L'effet stroboscopique de la lumière intermittente l'irrite au plus haut point. Elle n'a qu'une pensée : quitter cet endroit. Elle déboîte et suit les autres voitures, s'orientant grâce aux feux arrière du véhicule qui la précède, prenant comme lui à gauche, puis à droite, et débouche finalement sur l'autoroute.

— Qu'est-ce que je dois faire ? Qu'est-ce que je dois faire ?

Cramponnée au volant, elle s'efforce de déchiffrer le panneau indicateur de l'échangeur.

— Gremberg, Gremberg.

Elle doit prendre cette sortie pour regagner Cologne. Un SUV la talonne, lui fait des appels de phares et klaxonne. Elle allume ses feux de route, écrase l'accélérateur, n'ose pas lâcher le volant pour actionner le levier de changement de vitesse – et dépasse l'embranchement pour Gremberg. Toujours en seconde, à soixante kilomètres heure.

Dans le faisceau de ses phares surgit un panneau bleu : Échangeur *Heumar 1 000 mètres*.

— Heumar. C'est ça ! Oui !

Un camion de produits horticoles hollandais roule à sa hauteur avec force coups de Klaxon. Greta fixe obstinément la route, les yeux écarquillés. Surtout ne pas se déporter, elle entrerait en collision avec le poids lourd. Du coup, elle rate la sortie qui lui aurait permis de retourner à Cologne.

Les bandes blanches du marquage autoroutier arrivent sur elle à toute allure et les Klaxons des autres automobilistes se taisent. Elle ne perçoit pas le grincement des balais d'essuie-glaces, qui commencent à sécher. Elle arrive sur l'autoroute A3 et continue à rouler dans la nuit en direction du sud-est, toujours à soixante kilomètres heure. L'idée de faire demi-tour l'a quittée depuis longtemps.

Quatre heures plus tard, entre Aschaffenburg et Würzburg, sa voiture hoquète et s'arrête dans une montée, le réservoir vide. La pluie martèle les vitres. Peu après s'élève une sirène de police, dont le son s'intensifie. Lumière vacillante du gyrophare dans le rétroviseur. Quelqu'un ouvre la portière conducteur.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Un jeune policier de la route lui braque le faisceau de sa lampe torche en plein visage.

Greta le fixe, toute tremblante. Le policier saisit le volant, appelle son collègue et, avec son aide, pousse la vieille BMW sur l'accotement.

— Ramenez-moi à la maison, s'il vous plaît !

— Elle est où votre maison ?

Greta réfléchit.

— À Preußisch Eylau.

— Et c'est où, ça ?

— En Prusse orientale.

Le jeune homme l'invite à monter à l'arrière du véhicule de police et lui demande ses papiers. Elle ne les a pas sur elle.

— Comment vous appelez-vous ?

— Schönaich. Greta Schönaich. Née le 7 mars 1931.

— Y a-t-il quelqu'un de votre famille qu'on puisse joindre ?

— Mes grands-parents m'attendent !

Les deux policiers échangent un regard.

— Quelqu'un d'autre ? Une fille, un fils ?

— Oui, j'ai une fille.

— Et où vit-elle ?

Greta le regarde sans le voir.

— Mon fils est à la télévision.

— Bon, dit le policier.

Lui et son collègue la conduisent en pleine nuit au CHU d'Aschaffenburg.

\*

— Il s'agit très probablement de démence. Vous devriez faire examiner votre mère, lui explique le médecin chef Wirth.

La police a appelé Tom de bon matin pour le prévenir : on a trouvé Greta, confuse, à deux cent cinquante kilomètres de Cologne.

— Mais ce n'est pas possible !

Tom frotte ses yeux fatigués. Tout en lui s'insurge contre ce qu'il vient d'entendre.

— Nous avons déjeuné ensemble il y a une semaine. Elle était parfaitement normale, comme toujours. Je m'en serais aperçu, non ?

— En fait, il peut y avoir plusieurs causes à ces épisodes, déclare le docteur Wirth.

Et il cite la dépression, une mauvaise évacuation du liquide céphalorachidien, l'hypothyroïdie ou les effets secondaires de certains médicaments.

— Ça peut aussi être une conséquence de la canicule. Les personnes âgées ont souvent du mal à la supporter. Quoi qu'il en soit, je vous engage très vivement à consulter le généraliste de votre mère.

\*

Un étage plus haut, il règne une odeur de désinfectant et d'urine. Greta ouvre les yeux et jette un regard furtif autour d'elle. À côté se trouve un lit dans lequel est couchée une vieille dame.

— Excusez-moi, pourriez-vous me dire où je suis ? demande-t-elle.

Sa voisine, maigre comme un clou, bredouille des paroles incompréhensibles, le regard perdu dans le vide. À la vue du siège de toilettes, de la poignée au-dessus de son lit, de sa chemise de nuit à manches trop courtes, Greta en déduit qu'elle doit être à l'hôpital. Elle décide de se lever, mais des barreaux placés sur les deux côtés l'empêchent de quitter son lit.

— Hé ho ! lance-t-elle.

Aucune réaction. Elle escalade les barreaux et s'engage dans le long couloir en tenant serrés les pans de sa chemise de nuit, ouverte dans le dos. Arrivée devant la salle des infirmières, elle tambourine des poings sur la vitre.

— Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi est-ce que je suis ici ? Où sont mes vêtements ?

Une jeune infirmière se précipite vers elle et la prend par le bras.

— Il faut que vous retourniez dans votre chambre ! s'écrie-t-elle en dialecte franconien.

— Il ne faut rien du tout ! s'insurge Greta, qui ne supporte pas d'être brutalisée de la sorte. J'insiste pour que vous me rendiez mes affaires et que vous appeliez un taxi.

Une autre aide-soignante, l'infirmière en chef à en croire son badge, vient prêter main-forte à sa collègue et passe son bras sous celui de Greta pour la raccompagner à sa chambre.

Greta est peut-être âgée, mais physiquement elle est encore en bonne forme et elle se débat avec vigueur.

— C'est de la séquestration ! Vous n'avez pas fini de m'entendre !

— Oui, c'est ça, répond l'infirmière en chef sans s'émouvoir.

Elle approche un fauteuil roulant et, d'une poigne expérimentée, y assoit Greta avec le concours de sa collègue.

— Attendez un peu que mon fils soit là ! Il travaille à la télévision.

— Mais oui ! Et mon père, c'est le pape.

À cet instant, son fils, le célèbre présentateur Tom Monderath, fait son apparition, du haut de ses deux mètres, dans le service en compagnie d'un médecin. Les infirmières la lâchent immédiatement.

— Tom ! s'exclame celle-ci.

Elle se lève d'un bond, se précipite vers lui, les pans de sa chemise de nuit flottant autour d'elle. Elle lui tombe dans les bras en trébuchant.

— Dieu soit loué, enfin te voilà !

Les infirmières échangent un regard tout excité. Elles ont visiblement reconnu le présentateur du journal télévisé.

— Mam, mais qu'est-ce que tu fais ? Qu'est-ce qui se passe ? chuchote Tom en resserrant la chemise de nuit de sa mère. Docteur Wirth, vous auriez un peignoir ?

— Bien sûr.

Le médecin charge l'infirmière en chef de s'en occuper et, après s'être rapidement présenté à Greta, conduit la mère et le fils dans son cabinet.

— Comment vous sentez-vous ce matin ?

— Comment voulez-vous que je me sente, jeune homme ? rétorque Greta avec insolence.

— Savez-vous pourquoi vous êtes ici ?

— Et vous, le savez-vous ?

— Pouvez-vous me dire quel jour nous sommes, aujourd'hui ?

— Parce que vous ne le savez pas ? riposte-t-elle.

\*

*Incroyable*, songe Tom en écoutant sa vieille mère tenir tête au médecin. *Elle, démente ? Jamais de la vie !*

Son smartphone vibre. La rédaction essaie de le joindre.

— Où est-ce que je peux passer un rapide coup de fil ?

— Venez, dit l'infirmière en chef en le conduisant sur le balcon.

Le regard de Tom tombe sur un cendrier plein et une chaise de camping, visiblement mise au rebut.

— Vous pouvez fumer si vous voulez. C'est interdit, mais comme vous voyez...

— Merci, j'ai arrêté, répond-il après une brève hésitation.

Une fois seul, Tom s'assied sur la chaise et appelle son assistante.

— Sabine, je ne pourrai pas me libérer à temps pour la conférence de rédaction.

— C'est Jenny, répond une voix rauque de fumeuse. Je voulais...

— Passe-moi Sabine.

— Elle n'est pas là. Je la remplace pendant ses vacances.

Tom raccroche et compose le numéro du rédacteur en chef.

— Sabine est en vacances, Clemens ? demande-t-il en inspectant le cendrier.

— Je lui ai accordé un congé spécial, il y a eu un décès dans sa famille. Je sais que tu ne peux pas supporter Jenny, mais elle est compétente et c'était la seule à pouvoir remplacer Sabine au pied levé.

— *Fuck*, répond Tom en essuyant son front en sueur. Je ne pourrai pas être là pour la conférence.

Il regarde sa montre : midi tout juste passé. Si la situation se règle rapidement et qu'il n'y a pas trop de circulation sur l'autoroute, il devrait être rentré à

17 heures. Ce qui lui laisserait le temps de préparer l'édition du soir.

— Il y a un problème ? s'enquiert Clemens.

— Non, il faut que je m'organise, c'est tout.

La nouvelle semble s'être répandue comme une traînée de poudre : le célèbre journaliste de la télévision, qui fait souvent la une de la presse people, est dans les murs. Les infirmières se pressent dans le couloir pour essayer de l'apercevoir. Tom sourit, enfonce sa casquette de base-ball noire sur son front et regagne la salle de consultations.

Greta est assise sur le divan d'examen, vêtue d'un survêtement trois fois trop grand pour elle.

— Ils pensent que je suis zinzin.

— Où est le médecin ?

— Ils m'ont abrutié avec toutes leurs questions. Comme si je le savais, moi !

— Merde ! Il faut que je rentre à Cologne.

— Assieds-toi donc. Tu vas me rendre folle. Et enlève cette casquette à la fin, tu as de si beaux cheveux blonds.

En ouvrant brusquement la porte pour se mettre en quête du docteur Wirth ou d'un autre médecin, Tom manque heurter une grande blonde en blouse blanche qui allait entrer.

— *Sorry*, lâche-t-il.

L'interne se présente et prend place derrière le bureau.

— Écoutez, docteur, je suis très pressé.

— Avant de laisser sortir votre mère, nous avons besoin de quelques informations. À quelle caisse maladie est-elle affiliée ?

Tom interroge Greta du regard.

— La Techniker. Vous avez besoin de mon numéro d'immatriculation ?

— Tu le connais ?

— Évidemment.

Et Greta récite les dix-sept chiffres de son numéro de sécurité sociale. L'interne adresse un sourire à Tom.

*Beaux yeux*, songe-t-il en laissant son regard glisser sur le long cou jusqu'au badge où figure son nom : *Dr Nadine Ney*. L'espace d'un instant, il oublie l'urgence dans laquelle il se trouve ainsi que la raison de sa présence en ces lieux.

— Et maintenant, il me faut le nom et l'adresse de son médecin traitant, dit-elle à Tom.

Celui-ci remarque qu'elle ne porte pas d'alliance.

— Mais il n'en sait rien ! intervient Greta. Allez, notez : Dr Heinrich Fischer, 397 Hauptstraße, 51143 Cologne-Porz. Vous voulez aussi son téléphone ?

— Non, ça ira, merci, répond l'interne avec un petit sourire.

— Avez-vous besoin de mon numéro de portable, Nadine ? demande Tom en la regardant dans les yeux. Au cas où...

— Ah oui, ça peut être utile.

Elle repousse une mèche derrière son oreille et glisse la carte de visite de Tom dans la poche de sa blouse, où se trouve son stéthoscope.

Une fois sorti d'Aschaffenburg, Tom se lance à deux cent vingt à l'heure sur l'autoroute en direction de Cologne.

— Pourquoi tu roules tout le temps sur la voie de gauche ? demande Greta, assise à son côté, la

main crispée sur la poignée fixée au-dessus de la portière – la fameuse « poignée anti-peur ».

Son autre main agrippe le sac en plastique contenant ses vêtements qu'une infirmière lui a remis peu avant leur départ précipité. À la moindre occasion, Greta fait le geste de freiner alors qu'elle n'a sous le pied qu'un tapis en caoutchouc noir.

— Je veux arriver avant ce soir, répond Tom, la mine tendue. J'ai un boulot, figure-toi.

Il monte le son de la radio.

— « Avec 40,3°C hier, il a fait aussi chaud en Franconie qu'à Rio. Le record de chaleur en Allemagne a été dépassé. Et si l'on en croit les dictons des paysans, c'est parti pour un bon moment. »

L'asphalte scintille.

Dans les enceintes, Namika glapit *Hallo Lieblingsmensch* pour la millième fois au moins cet été. Tom éteint la radio en poussant un juron emprunté au plus pur dialecte colonais. Il hait cette voix pleurnicharde et, plus encore, l'angoisse qui l'étreint en dépit de ses efforts. « DÉMENCE ». Il ne faut pas que ce mot s'installe dans sa tête. Il se concentre sur sa respiration, essaie de se calmer et jette à sa mère un regard hésitant.

— Mam, raconte-moi tout, que je comprenne.

— Comment ça ?

— Qu'est-ce qui s'est passé pour que tu traverses la moitié de l'Allemagne en pleine nuit ?

— N'en fais pas tout un plat ! Combien de fois je suis venue te récupérer, hein ? Est-ce que je te posais des questions alors ? Tu es en rogne, c'est ça ?

— Non, je ne suis pas en rogne.

Tom ment : il est furieux. S'il s'écoutait, il exploserait.

— Enfin quoi, mon garçon, tu devrais peut-être travailler un peu moins. Trop de stress, ce n'est pas bon.

Tom ne sait s'il doit rire ou pleurer. Il n'a que trois heures de sommeil derrière lui, il a été réveillé par la police, puis il a foncé en pleine nuit à Aschaffenburg, où le médecin a évoqué la possibilité d'une démence sénile, et voilà que sa mère lui conseille bien gentiment de lever le pied !

— J'aurais pu rentrer avec ma voiture, dit Greta. Où elle est, au fait ?

— L'ADAC la rapatriera à Cologne. Mais tu ne crois pas qu'il vaudrait mieux que tu arrêtes de conduire ?

— Qu'est-ce que tu racontes ?!

— Mam, tu as presque quatre-vingt-cinq ans.

— Je ne les ai pas encore !

— Tu t'es perdue sur l'autoroute.

— Et alors ? Il suffit d'une erreur pour que je ne sois plus bonne à rien ? Commence déjà par atteindre mon âge et on en reparlera.

« DÉMENCE ». Ce mot absurde s'agite dans sa tête. Tom voudrait s'en débarrasser, du mot et surtout de l'idée qu'il pourrait y avoir un lien entre ce terme et sa mère. Non. C'est impossible. Le médecin chef lui a demandé si sa mère avait souffert de dépression et il n'a pas répondu, car c'est là une question taboue. Lorsqu'il était enfant puis adolescent, sa mère disparaissait des journées entières dans l'obscurité de sa chambre et se retirait régulièrement dans ce qu'on appelle une maison de repos. Il n'a jamais abordé le sujet avec elle.

— Est-ce que tu prends encore ces médicaments, tu sais, contre... risque-t-il, l'air de rien.

— Tu veux dire ces cachets de merde ?  
— Exactement, répond-il en rigolant.  
— Plus depuis longtemps. Pourquoi, tu en as besoin ?

— Si tu continues comme ça, oui, réplique-t-il en lui jetant un regard à la dérobée.

À son grand soulagement, son téléphone se met à sonner.

— Oui ?

La voix de Jenny résonne dans les haut-parleurs de la voiture.

— Tu veux que je t'envoie les thèmes ?

— Je suis en voiture, énumère-les-moi.

— Le plus important, c'est la canicule. Ensuite, la Grèce et la crise de la dette.

— Comme hier, quoi.

— Oui, mais le ministre des Finances, Varoufakis, a démissionné. Une interview est prévue avec Schäuble. Il a peu de temps à nous accorder, on...

— Varoufakis a démissionné ? Pourquoi tu ne l'as pas dit tout de suite ?

— Je ne pouvais pas savoir que tu l'ignoris. Ça fait une heure que la nouvelle est connue. Tu n'as pas Internet ?

— Non Jenny ! Je suis en voiture. Je n'ai pas Internet !

Une assistante, ça sert à ça, non ? Ce genre de chose ne serait jamais arrivé avec Sabine. Ils bossent ensemble depuis des années, elle connaît parfaitement ses besoins.

— Le secrétariat de Schäuble a dit qu'il fallait enregistrer avant 17 heures. Le ministre a des rendez-vous en soirée.

— C'est trop juste, bordel ! Et si j'appelais pour essayer d'obtenir qu'on se voie un peu plus tard ? J'ai dit à Clemens que...

— D'accord, je m'en occupe.

Et elle raccroche.

— Jenny ?

Tom déteste qu'on l'interrompe. Et plus encore qu'on lui raccroche au nez.

— Oh, oh ! dit Greta, qui observe discrètement son fils depuis un moment.

— Quoi ?

— Tu vas te raser avant d'aller à la télévision, non ?

— Si c'est ce qui t'inquiète...

— Non.

— Alors quoi ?

— Jenny. C'est ton amie ?

— Maaaaam !

— Je ne voulais pas...

Tom n'a aucune envie de s'engager dans cette discussion. Ça fait des années que sa mère se demande pourquoi il n'est pas encore casé. Ça fait des années qu'elle considère chaque femme de son entourage comme une belle-fille potentielle et qu'elle lui répète qu'elle aimerait bien être grand-mère.

Il décide d'appeler Sabine.

— Toutes mes condoléances, dit-il. Je te souhaite beaucoup de courage.

En réalité, ce qu'il veut savoir, c'est quand elle reviendra.

— Merci, sanglote-t-elle.

— Le décès de ton père a été soudain ou est-ce que tu t'y attendais ?

— Il s'est... Il s'est... suicidé, bafouille Sabine.

— Quoi ?

Tom a l'impression d'avoir reçu un coup de poing dans le ventre. Il ne remarque pas les appels de phares de la Porsche derrière lui pour qu'il se range sur la voie de droite.

— Et tu sais... pourquoi ?

— Il devait entrer dans un EHPAD. Il a la maladie de Parkinson. Et puis la mort de ma mère...

La voix de Sabine se brise.

— Sabine, je suis profondément navré, dit-il, mais elle n'a pas dû entendre ces derniers mots parce qu'il n'a soudain plus de réseau.

L'esprit vide, il continue de rouler en silence. La vue du panneau *Montabaur* le fait sursauter, car il ne se souvient pas d'avoir passé la colline d'Elz. Et par ailleurs, sa mère lui paraît bien silencieuse. Il lui lance de nouveau un regard à la dérobée.

Greta paraît perdue. Petite et fragile dans le jogging de mauvais goût et trop grand pour elle, qu'on lui a fait enfiler à l'hôpital.

— Ça va, mam ?

— J'ai froid.

— *Sorry*, c'est la clim. Je vais l'éteindre, tu te réchaufferas vite.

Le téléphone sonne.

— On a coincé un rendez-vous avec Schäuble à 18 h 30. Ça te va ?

— Oui, répond Tom en quittant l'autoroute A4 à la sortie Cologne-Poll.

\*

— Il faut que j'aille immédiatement au studio, mam. Je ne peux pas t'accompagner jusque chez toi. Ça va aller ?

Tom a arrêté la voiture devant le domicile de sa mère et la regarde avec un air d'expectative.

— Bien sûr, je n'ai pas besoin de toi, répliquet-elle.

Elle rassemble toute son énergie pour faire bonne figure, comme s'il ne s'était rien passé. Elle n'a pas droit à l'erreur, elle le sait.

— Où est mon trousseau de clés ? demande-t-elle.

— Je vais te donner le mien. Promets-moi d'aller voir ton généraliste.

— Oui, oui, marmonne-t-elle en lui faisant signe de la main. La mauvaise herbe est tenace.

Elle pénètre discrètement dans l'immeuble, soulagée de ne croiser personne et, une fois chez elle, verrouille la porte. Toute la tension qu'elle a accumulée la quitte d'un coup. Elle s'affaisse sur elle-même et lâche enfin le sac en plastique qui contient ses vêtements.

Quelque chose cloche chez elle. Et elle a peur.

— Allez, courage, s'exhorte-t-elle.

Et elle se rend d'un pas décidé dans la salle de bains en évitant de se regarder dans la glace. Elle s'accroche à ses pensées, qui ont tendance à s'évanouir.

« AUTO », écrit-elle en capitales sur le bloc de Post-It posé avec un stylo sur le rebord de la fenêtre. Puis elle colle le bout de papier sur le mur carrelé, parsemé de Post-It de toutes les couleurs.

LIRE BOUQUIN SUR LA FAÇON D'EXERCER  
SA MÉMOIRE !

MANGER UNE POMME !

UNE POMME PAR JOUR !!!!!

UN CACHET POUR L'IRRIGATION DU CERVEAU !